



HAL
open science

De la forêt-site à la forêt-territoire. Paysages et pratiques dans la forêt de Fontainebleau d'après les œuvres des peintres de Barbizon (XIXe-XXIe siècles)

Bernard Davasse

► **To cite this version:**

Bernard Davasse. De la forêt-site à la forêt-territoire. Paysages et pratiques dans la forêt de Fontainebleau d'après les œuvres des peintres de Barbizon (XIXe-XXIe siècles). Patrimoine et paysages, Editions Lieux dits, pp.16-29, 2009, Cahiers Jean Hubert n°3. halshs-00771515v2

HAL Id: halshs-00771515

<https://shs.hal.science/halshs-00771515v2>

Submitted on 29 Jul 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

DE LA FORÊT-SITE À LA FORÊT-TERRITOIRE. PAYSAGES ET PRATIQUES DANS LA FORÊT DE FONTAINEBLEAU D'APRÈS LES ŒUVRES DES PEINTRES DE BARBIZON (XIX^e-XXI^e SIÈCLES)

Ce texte trouve son origine dans la visite d'une exposition tenue au musée d'Orsay en 2007, *La forêt de Fontainebleau, un atelier grandeur nature* (3). Un des mérites de cette exposition est d'avoir su montrer que la forêt de Fontainebleau existait en tant que *site*, au-delà des œuvres des peintres, et qu'à ce titre, elle tenait une place privilégiée dans l'histoire de l'art, étant littéralement devenue vers 1830 un lieu « pittoresque ». Il est proposé ici de pousser la réflexion plus loin et de donner à cette forêt toute une épaisseur, à la fois dans le temps et dans l'espace, pour en faire un *territoire*, au sens où la forêt de Fontainebleau est aussi un lieu d'interactions entre des processus naturels et des pratiques sociales particulièrement complexes et, aujourd'hui comme dans le passé, en proie à des dynamiques contradictoires.

Il est à noter qu'en matière de recherches, la forêt de Fontainebleau n'est pas un terrain vierge, loin s'en faut (4). L'objectif n'est donc pas ici de faire une contribution de plus, mais bien de tester, eu égard au thème 2007 des Journées Jean Hubert/rencontres départementales du patrimoine, la transversalité d'une notion de paysage située entre matérialités spatialisées et représentations socio-culturelles. Il s'agit de montrer la capacité du paysage à constituer une entrée fondamentale pour l'élaboration d'un futur projet de territoire qui s'appuierait sur une compréhension fine des évolutions des paysages et des discours dont ils ont fait et font encore l'objet. La forêt de Fontainebleau est, en effet, un lieu archétypal de l'imaginaire collectif national, sinon international, où se sont

.....

(3) Cette exposition a été organisée par le musée d'Orsay et la Réunion des musées nationaux. Elle a fait l'objet d'un catalogue réalisé par Chantal Georgel et publié aux Éditions de la Réunion des musées nationaux (cf. bibliographie).

(4) La forêt de Fontainebleau a fait l'objet de nombreux articles et ouvrages dans les domaines abordés ici. Seules les principales références sont rappelées. Pour les autres, nous renvoyons à la bibliographie et aux notes de fins de chapitres du catalogue de l'exposition réalisé par Ch. Georgel, aux références de l'article de P. Arnould et de C. Cieslak paru en 2004 dans la revue *Natures Sciences Sociétés* et aux dossiers et documents consultables sur les sites internet de l'ONF <http://www.onf.fr/>, de l'association des Amis de la forêt de Fontainebleau <http://www.aaff.org/DossiersDocuments/Index.htm> et de la réserve de la biosphère du Pays de Fontainebleau : http://www.mab-france.org/fr/reserves/C_fontainebleau.html

construits et où se construisent toujours toute une série de représentations et de discours sur la nature, la culture, leur protection et leur patrimonialisation. Nous essaierons de les décrypter en les confrontant aux processus à l'œuvre sur le terrain avant d'envisager des orientations de gestion et d'aménagement.

L'angle de vue retenu est celui d'un biogéographe qui s'inscrit dans un champ de recherche développé assez récemment, depuis une vingtaine d'année tout au plus, et qui relève de l'histoire de l'environnement et de l'archéologie des paysages. Ces recherches ont pour particularité de se situer à l'interface entre les sciences sociales et les sciences naturelles et de s'efforcer de démêler les causalités multiples à l'origine de la structuration d'éco-socio-systèmes complexes qui se succèdent depuis la « révolution » agro-pastorale du néolithique. Elles mettent en œuvre et croisent des méthodes et des sources relevant du paléoenvironnement (anthracologie, palynologie...), de l'histoire (archives, iconographie), de l'archéologie, de la géographie (lecture du paysage, analyse spatiale...). Que ce soit au niveau de leur objet ou de leur démarche, ces recherches sont donc résolument interdisciplinaires. Leur principal objectif est de mettre du temps dans un environnement ou des paysages qui, jusqu'il y a

peu, étaient considérés comme naturels et immuables. Ainsi, en rendant compte de la durée **des** processus, les chercheurs en histoire de l'environnement ont-ils bousculé nombre d'idées reçues sur le passé d'environnements et de paysages présumés fixistes, tout en mettant en évidence l'extrême complexité des phénomènes en cause.

Après une présentation de la notion de paysage ainsi que de la démarche mise en place, seront abordées les pratiques forestières et leurs conséquences sur les paysages du XIX^e siècle. Ensuite, sur la base d'une connaissance des phénomènes passés, seront analysés les paysages actuels, leurs héritages et leurs transformations. Cette réflexion montrera tout l'intérêt de la démarche mise en œuvre et des résultats obtenus pour alimenter la réflexion en matière de gestion des paysages bellifontains actuels.

Paysages et peintures : lectures croisées

Il s'agit ici de considérer les peintures comme sources pour une histoire des paysages de la forêt de Fontainebleau. Cette démarche s'appuie sur une notion de paysage, renouvelée et élargie, qui se compose d'une partie objective, pouvant faire l'objet d'une observation sur le terrain même, et d'une partie subjective, fondée sur la sensibilité de l'observateur.

• La double dimension de la notion de paysage

Il est donc question d'explorer la possibilité de reconstituer l'histoire des paysages de la forêt de Fontainebleau depuis le XIX^e siècle et de la confronter aux discours et aux perceptions la concernant. Ces derniers s'avèrent souvent très peu en adéquation avec les processus, reconstitués ou observables, inscrits sur le terrain. Ainsi, les peintres de l'École de Barbizon se sont-ils appropriés la forêt et en ont-ils modifié à jamais les représentations. Dans un premier temps, ces représentations relèvent de l'esthétisme : à la fin du XIX^e siècle, la forêt de Fontainebleau se doit de ressembler à un Camille Corot ou à un Narcisse Diaz de la Pena, à un Théodore Rousseau ou à un Jean-François Millet selon le mot de Serge Lemoine (5). À la fin du XX^e siècle, on a développé à partir de ces mêmes tableaux des représentations de la forêt de Fontainebleau qui reflètent les préoccupations écologisantes de l'époque : parce que l'on a dit que les artistes peignaient d'« après nature », on a considéré par glissement sémantique que leurs peintures représentaient une forêt naturelle, indemne d'intervention humaine. Et par conséquent, à ces deux moments, on a agi dans le sens de la préservation d'un état idéalisé (6). Or, la forêt de Fontainebleau, on va le voir, n'est pas plus équilibrée et immuable ni plus naturelle qu'une autre. La thèse mise en œuvre ici est de renverser la perspective et de considérer la forêt comme une construction conjointe de l'homme et de la nature et d'utiliser les œuvres des artistes pour rendre compte de cela.

De fait, cela invite à effectuer une « plongée au cœur de la forêt réelle et imaginaire », pour reprendre l'expression de Chantal Georgel, et revient à prendre en compte la double dimension que l'on accorde actuellement à la notion de paysage. Il est maintenant

.....
 (5) Dans la préface au catalogue de l'exposition de 2007, *La forêt de Fontainebleau, un atelier grandeur nature*.

(6) C'est en particulier sur la base de ces représentations que l'on a tenté de préserver ce qu'avaient peint les artistes en donnant le statut de réserve à certaines parties du massif forestier. Ces réserves sont dites « artistiques » à la fin du XIX^e siècle et « biologiques » à la fin du XX^e siècle, ce qui corrobore le passage d'une sensibilité à dominante esthétisante à une sensibilité à dominante écologisante.

largement acquis dans la communauté scientifique que le paysage est à la fois structure matérielle et objet culturel : il est ce que l'on regarde et, en même temps, le produit d'une représentation mentale. À ce titre, il désigne deux types de réalités : des réalités matérielles constituées d'éléments ou de groupes d'éléments hybrides, où s'imbriquent phénomènes naturels et sociaux, et des réalités immatérielles qui relèvent de la représentation que l'on se fait des éléments précédents. Définir la notion de paysage de cette façon conduit à ne pas considérer l'action sur les paysages comme une simple conservation en l'état de la forme perceptible à un moment donné, ni à une simple intervention sur l'apparence visible du territoire. Au contraire, cette action doit être portée par une volonté d'agir en profondeur sur les déterminants biophysiques et socio-économiques qui produisent et font en permanence évoluer ce que nous voyons. Dans la forêt de Fontainebleau plus qu'ailleurs, du fait de son caractère emblématique et de son penchant à exacerber les conflits, il paraît particulièrement important de baser les actions sur une connaissance approfondie des évolutions historiques et des dynamiques en cours.

Caractériser la trajectoire historique de la forêt de Fontainebleau revient à reconstituer des états-paysagers, aujourd'hui disparus, et des processus sous-jacents, relevant d'interactions entre des phénomènes biophysiques et des pratiques sociales, à partir des tableaux des peintres de l'École de Barbizon. Il s'agit de considérer ces œuvres comme une source historique pour une histoire de l'environnement et des paysages au même titre qu'une carotte palynologique ou un procès-verbal de visite d'un forestier de l'Ancien régime. Les peintres de l'École de Barbizon ont la réputation d'être parmi les premiers à sortir de l'atelier et à peindre sur le motif et d'après nature. Cela permet d'émettre l'hypothèse suivante : parce qu'ils travaillent en plein air, d'après nature, les peintres de l'École de Barbizon, plus que d'autres, doivent permettre d'accéder à la matérialité des paysages.

• Une lecture de paysage à partir des représentations des peintres et sur le terrain

Le paysage est ici d'abord considéré dans sa dimension matérielle, comme un ensemble d'objets visibles reflétant, bien que partiellement, un certain état d'un système spatial territorialisé (considéré comme un territoire et comme un environnement). Cela permet d'utiliser une démarche de lecture de paysage assez classique, telle que l'on peut la mettre en œuvre sur le terrain même ou lors de l'analyse de clichés photographiques (élaboration d'une grille de lecture, repérage des différents éléments paysagers, délimitation des différents plans, reconnaissance des formes et des couleurs...). Les informations données par une lecture du paysage sont exploitées pour reconnaître des mécanismes et des dynamiques qui ont produit ce paysage.

Cette démarche est progressive. À une phase de reconnaissance de signes succède une phase de décodage, de recherche de sens. L'objectif est de repérer les grands traits d'une situation paysagère et d'en déduire un ensemble de questions et d'hypothèses, qui constituent la problématique de la recherche. Ainsi, tout élément ou groupe d'éléments du paysage (distinguable par sa forme, sa couleur, sa texture...) est-il susceptible de témoigner d'une situation particulière et offre-t-il la possibilité de remonter aux mécanismes qui l'ont produit. On trouve là toutes les vertus du paysage qui permet de saisir des différences et de poser des problèmes.

Cette lecture réalisée sur les tableaux doit prendre en compte les possibles erreurs d'interprétation en faisant intervenir d'autres sources et en croisant les informations. En effet, comme l'ont montré les historiens de l'art, ces peintures d'après nature consistent le plus souvent à peindre des éléments de paysage (troncs ou rochers par exemple) et à les réutiliser plus tard à l'atelier dans des compositions. Ainsi en est-il du *Détail de troncs d'arbres en forêt* réalisé par Camille Corot en 1822, qui a sans doute été recomposé dans son atelier (fig. 7).

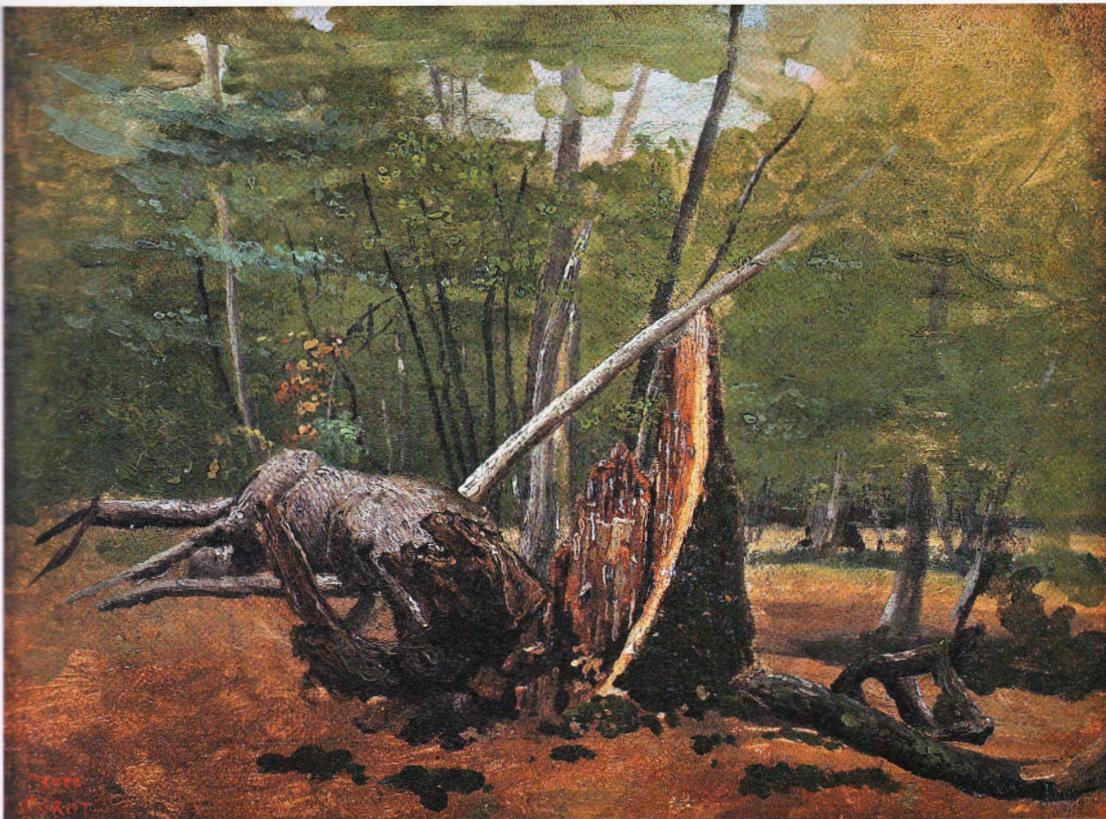


fig. 7 — *Détail de troncs d'arbres en forêt*, Camille Corot, 1822, musée départemental de l'École de Barbizon, Barbizon.

Tout cela doit aussi tenir compte des biais introduits par la subjectivité du peintre : sans doute des traits ont-ils été grossis, des réalités masquées ou des éléments ajoutés lors de la reconstitution en atelier. Et là, c'est aux historiens de l'art de se prononcer. On atteint les limites de l'apport de la lecture des peintures que l'on a pu dépasser en croisant systématiquement les sources (iconographie, textes et cartes anciennes, palynologie...).

Cette lecture des œuvres des peintres a été complétée par une lecture de paysage réalisée sur le terrain même au cours de l'automne 2007. Cette dernière a été l'occasion de parcourir la forêt de Fontainebleau et les massifs associés selon une série de transects préparés à l'avance et de réaliser des relevés de terrain détaillés. Ils sont à la base de l'analyse des paysages actuels présentée plus loin.

Les pratiques et les paysages du XIX^e siècle

Les œuvres des peintres de l'École de Barbizon permettent de montrer qu'au début du XIX^e siècle, la forêt de Fontainebleau fait encore l'objet d'une exploitation poussée et diversifiée. En ce sens, elle ne se distingue pas des autres forêts françaises, qu'elles se trouvent en plaine ou en montagne.



fig. 8 — *Les Gorges d'Apremont*, Constant Dutilleux, Musée des Beaux-Arts, Arras.

fig. 9 — *L'hiver, carrefour de l'Épine*, Ferdinand Chaigneau, 1865, Musée des Beaux-Arts, Rennes.



• Des pratiques diversifiées

Les principales pratiques relatées par les peintres sont la coupe, le ramassage du bois et la dépaissance du bétail (fig. 8 et 9). Il s'agit là de prélèvements exercés par des paysans riverains de la forêt dans le cadre de droits d'usage, concédés pour leurs besoins personnels, toute commercialisation étant en principe interdite. Ainsi, le droit d'affouage permet-il aux riverains d'assurer leur approvisionnement en bois de feu en effectuant des coupes périodiques (vingt à vingt-cinq ans) dans les taillis et en allant dans les futaies pour ramasser le bois mort ou pour couper le « mort-bois » (arbustes subordonnés : alisier, bouleau, érable...). De même, les riverains peuvent y faire pâturer leur cheptel et le droit de panage permet de nourrir les porcs à la glandée. Les sources écrites confirment cette lecture des œuvres des peintres : 6 367 porcs se nourrissent dans la forêt en 1664 d'après le procès-verbal de visite de la réformation ; 13 700 bovins sont signalés par Duvaucel, grand-maître des Eaux et Forêt, en 1750. À cette époque, la forêt était considérée tout à la fois comme une annexe des champs et comme un lieu de travail.

En forêt de Fontainebleau comme un peu partout ailleurs en France, ces pratiques ont souvent été codifiées très tôt, dès le Moyen Âge. Elles vont rester en vigueur, non sans conflits, jusqu'au début du XIX^e siècle. Leur disparition — ou tout au moins leur forte limitation — est entérinée par le code forestier de 1827. Dès lors, malgré les heurts entre paysans et forestiers, les droits d'usage vont s'éteindre progressivement. En 1850, sont comptabilisés à Fontainebleau 1 100 bovins, soit à peine 10 % de l'effectif présent un siècle plus tôt. Le paysan ne peut plus puiser dans la forêt un complément de ressource souvent indispensable.

Autre pratique mise en évidence par les peintres : le sciage de grume pour la charpente (fig. 10). Plutôt qu'un droit de marronnage (7), il s'agit là sans doute dans ce cas d'une exploitation spéculative. Les sources écrites mentionnent une production de bois pour les besoins du commerce et pour assurer un revenu à l'État qu'il soit royal, républicain ou impérial. Ainsi, des coupes sont-elles organisées pour délivrer des bois à la marine à la fin du XVIII^e siècle ou pour assurer l'approvisionnement de Paris en bois.

fig. 10 — *Les scieurs de long*, Jean-François Millet, 1850-52, Victoria and Albert Museum, Londres.



N'apparaissent pas dans les tableaux des peintres deux pratiques pourtant attestées par d'autres sources. Sous l'Ancien régime, les coupes de bois ne sont pas prioritaires : la forêt est un territoire de chasse très apprécié. Elle relève du privilège du roi

(7) Le droit de marronnage est le droit pour les usagers riverains de prélever le fût d'un arbre de futaie pour le bois d'œuvre (charpente par exemple).

Hommage à l'École de Barbizon

De la forêt-site à la forêt-territoire. Paysages et pratiques dans la forêt de Fontainebleau d'après les œuvres des peintres de Barbizon (XIX^e-XXI^e siècles)

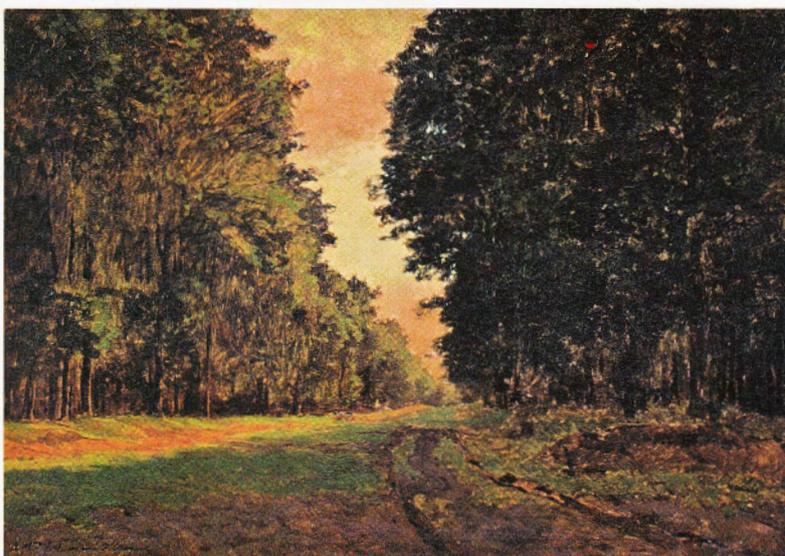
et constitue la principale destination de la forêt. À cette époque, l'exercice de la chasse est la principale cause de dégradation des peuplements, en particulier par le maintien d'une densité élevée d'animaux et par les dégâts causés par les équipages. Il y a eu pendant longtemps antagonisme entre les intérêts de la chasse et les intérêts forestiers. Cela n'a pas manqué de faire naître de nombreux conflits entre la maîtrise des Eaux et Forêts et la capitainerie des Chasses royales. Il est également fort possible que certains des droits d'usage aient été octroyés aux paysans en compensation des dégâts occasionnés par les nombreuses chasses royales ou par le gibier. La pratique de la chasse s'est fortement réduite après 1790 et le gibier a été pratiquement exterminé par les paysans.

Quant à l'extraction du grès, elle remonterait aux années 1330. Dès le XVI^e siècle, le grès est exploité pour le pavage des rues de Paris. En 1831, on embarque encore trois millions de pavés. Cette exploitation n'est pas représentée par les peintres qui la réprouvent. À la fin du XIX^e siècle, sous leur pression, on restreint l'activité de carrière qui faisait travailler alors deux mille hommes. En 1907, la dernière exploitation s'arrête à Fontainebleau. Aux Trois-Pignons, l'exploitation se poursuit jusqu'en 1983.

• Les conséquences sur les paysages

Les conséquences de ces pratiques sur les paysages forestiers du XIX^e siècle se lisent dans les œuvres des peintres, tant au niveau de la forme des arbres et de la structure du peuplement qu'au niveau de leur composition spécifique.

fig. 11 — *Le Pavé de Chailly*, Ferdinand Chaigneau, 1860, mairie de Fontainebleau, Fontainebleau.



Comme tout élément de paysage, l'arbre, en tant qu'individu isolé ou comme unité représentative d'un peuplement, est susceptible de prendre une forme spécifique à partir de laquelle on peut, grâce à une lecture attentive, envisager les traitements et des exploitations passées. À Fontainebleau, les artistes peignent parfois des arbres de haut jet en peuplement dense.

Ces peuplements sont situés à l'entrée de la forêt, là où passait la route provenant de Paris (ancienne route royale et actuelle route nationale 7) que les peintres appelaient « Pavé de Chailly » (fig. 1). Il s'agit des cantons forestiers de Bas-Bréau, de Tillaie ou de Fouteau. Cette partie de la forêt était considérée à la fois comme une vitrine de la forêt royale et comme décor des chasses : les forestiers s'attachaient à conserver l'aspect majestueux des peuplements les plus visibles.

Quant aux arbres bas-branchus, isolés ou par bouquets, ils sont les sujets de prédilection des artistes (fig. 12). Il s'agit là des arbres de réserve des taillis-sous-futaie aux troncs bas et aux branches basses étalées ou qui dénotent d'un peuplement clairsemé. Cela a favorisé leur personnalisation et leur dénomination.

Les taillis ont par contre été oubliés par les peintres. Ils sont pourtant signalés par les archives forestières. Une partie non négligeable de la forêt est constituée de cépées coupées tous les 25 à 30 ans en moyenne selon les différents procès-verbaux des réformateurs (1664, 1716, 1750). Et l'on sait que les méthodes d'exploitation appliquées à la forêt avant 1789 restent quasiment identiques jusqu'au milieu du XIX^e siècle.

Les peintures rendent compte également de la composition spécifique de l'espace forestier du XIX^e siècle. Le chêne en est l'espèce dominante. Ce qui est confirmé par les sources forestières. Les diagrammes palynologiques, quant à eux, montrent que cette dominance est récente à l'échelle de l'Holocène (8) : elle remonte au Moyen Âge et résulte largement des différentes pratiques sociales auxquelles la forêt a été soumise. Deux facteurs principaux en sont à l'origine : les multiples utilités du chêne (bois de chauffage, d'œuvre, glandée, tannage...) qui en a fait une espèce très favorisée par les interventions humaines, ainsi que sa capacité en tant qu'espèce héliophile à se développer dans un espace forestier clairsemé.

Deux autres espèces ligneuses sont représentées par les artistes (fig. 13).

Le bouleau se trouve partout, sur les platières et dans les chaos de grès, sur les versants et dans les gorges sa-

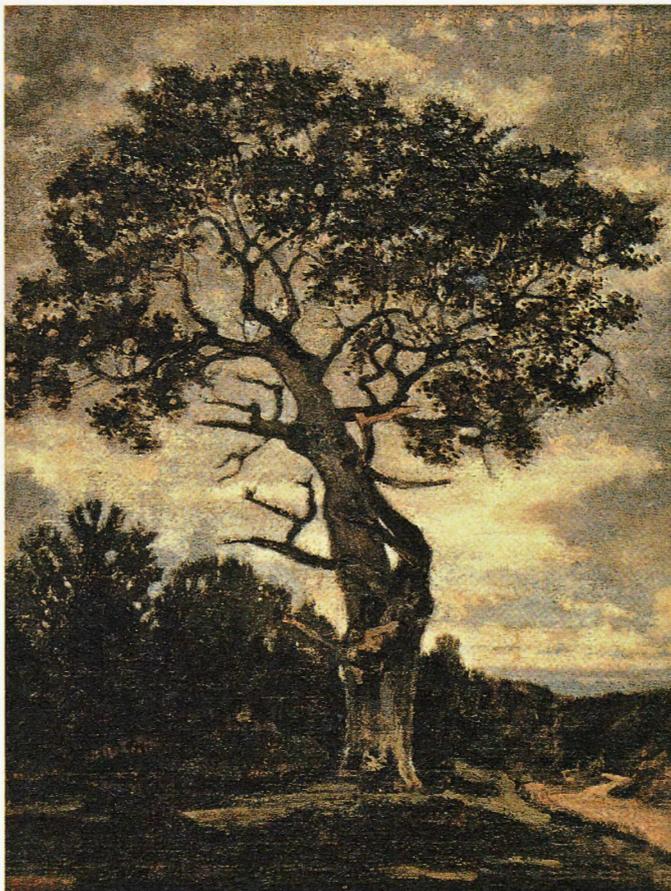


fig. 12 — *Le Rageur*, Antoine-Louis Barye, vers 1850-1860, mairie de Fontainebleau, Fontainebleau.

fig. 13 — *Pins et bouleaux*, Constant Dutilleul, 1855, musée du Louvre, Paris.



(8) L'Holocène est la période géologique la plus récente. Période de prédilection des analyses palynologiques, elle a débuté il y a 12 000 ans et se poursuit encore de nos jours.

blonneuses. Il s'agit d'une espèce à forte capacité colonisatrice, qui se contente d'un sol de type podzolique, à la fois mince et acide, et qui résiste aux fortes variations de la nappe phréatique. Quant au pin, il a été (ré)introduit d'abord sous forme de semis en 1786, puis sous forme de plantation à grande échelle à partir de 1831 (réintroduit car les diagrammes palynologiques montrent qu'il était présent jusqu'à l'âge du Bronze en association avec le bouleau).

On trouve enfin dans les œuvres des vastes surfaces asylvatiques dont l'ampleur surprend toujours (*fig. 14*).

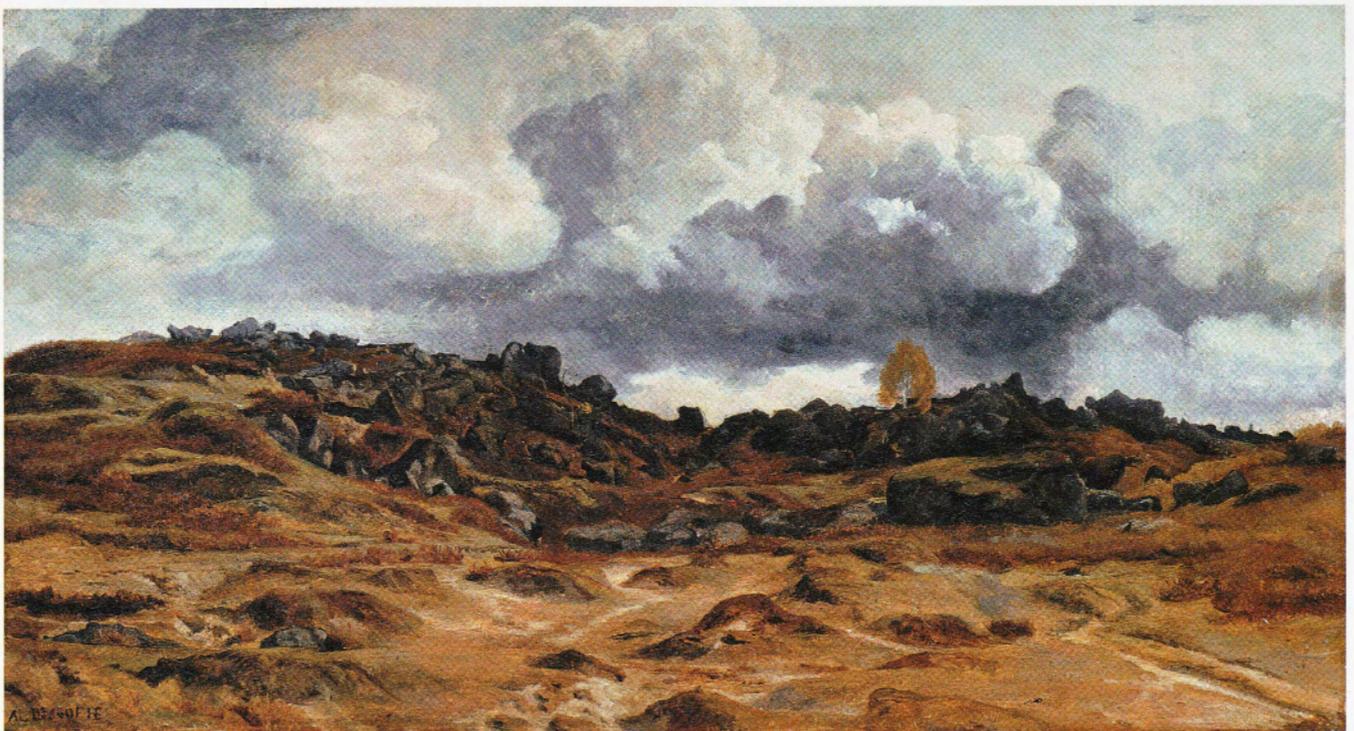


fig. 14 — *Vue du massif des Trois Pignons*, Alexandre Desgoffe, 1835, musée du Louvre, Paris.

Cette vision est confirmée par les sources écrites. Dès le XVII^e siècle, une part importante de la superficie de la forêt de Fontainebleau est reconnue comme étant non boisée. Ainsi, en 1716, 45 % de la surface de la forêt royale est recensée en bruyère ou constituée de sol nu. Ces surfaces asylvatiques se trouvent préférentiellement au niveau des platières ainsi que des pentes et des vallées adjacentes. Elles sont l'apanage de landes à callune ou de pelouses, plus ou moins colonisées par le bouleau. Les particules charbonneuses que l'on retrouve dans les profils des podzols ayant fait l'objet d'analyses palynologiques montrent que ces surfaces asylvatiques ont été fréquemment parcourues par des feux pendant toute la période historique. En l'absence du pin, seul le bouleau arrive à s'installer entre deux incendies. L'arrivée du pin sylvestre à la fin du XVIII^e siècle et la lutte organisée contre les feux, après les grands incendies des années 1900 sans doute provoqués par l'afflux touristique, ont inversé la tendance.

Les paysages aujourd'hui

La forêt de Fontainebleau aujourd'hui, ce sont d'abord 17 millions de visiteurs par an d'après une enquête de 1998 [9]. Il s'agit d'une forêt de protection au sens de la circulaire de 1992 (au titre de forêt périurbaine) de plus de 21 600 hectares. Elle est gérée par l'Office national des forêts (ONF) qui s'est donné comme objectif premier d'aménagement l'accueil du public (seuls 9 000 hectares restent à priorité sylvicole). Un des principaux problèmes aujourd'hui est l'érosion liée à la surfréquentation des sites les plus emblématiques (Apremont, Franchard).

Il est intéressant d'aborder les paysages actuels sur la base des connaissances acquises sur les paysages du XIX^e siècle et de comparer deux états-paysagers distants de 150 ans environ. Cette comparaison vise à montrer ce qui, dans les paysages actuels, relève de mutations et de transformations ou, au contraire, de permanences et d'héritages et d'en rechercher les déterminants.

• Transformations et ...

La mutation la plus facilement observable dans la forêt actuelle est la quasi-disparition des espaces asylvatiques (*fig. 15*). Parallèlement, on assiste à une densification des peuplements. Deux facteurs sont à l'origine de ces transformations paysagères : la capacité du pin sylvestre introduit à la fin du XVIII^e siècle à se disséminer spontanément et à combler les vides et la mise en place d'un dispositif efficace de prévention des incendies au début du XX^e siècle. Cette expansion du pin, et dans une moindre mesure du bouleau, est une des conséquences de la disparition des droits d'usage. Cette modification du rapport espace boisé/espace déboisé se double de transformations moins aisément perceptibles, mais qui n'en sont pas moins fondamentales, au niveau des formes arborées ou de la composition spécifique.

On assiste à une simplification des formes arborées. L'arrêt des coupes pour le bois de feu a entraîné la conversion du taillis en futaie sur souche. Un seul rejet par souche a été favorisé soit qu'il ait été sélectionné par les forestiers, soit qu'il ait gagné la concurrence intraspécifique. Quant aux arbres bas-branchus qui avaient été isolés pendant une grande partie de leur existence ou qui dénotent d'un peuplement initialement ouvert, ils sont, pour la plupart, insérés dans un peuplement

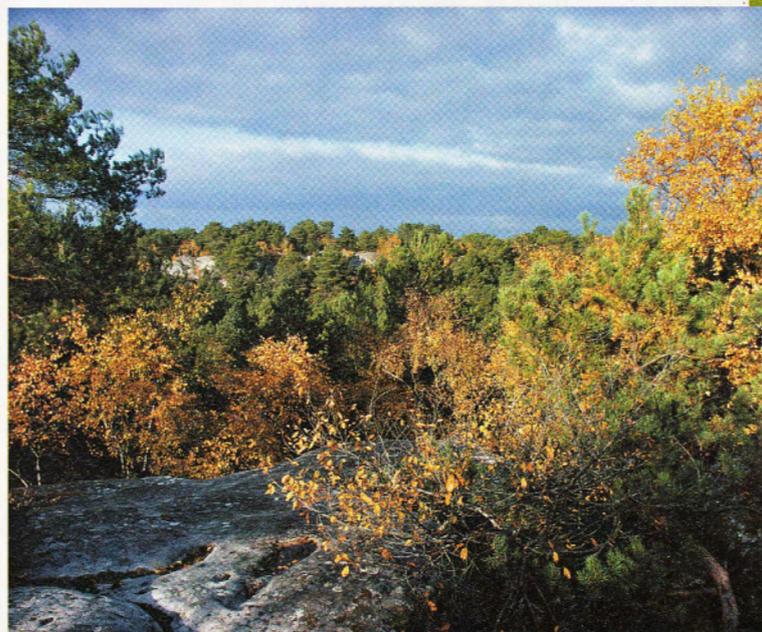


fig. 15 — la dynamique progressive du pin sylvestre sur le rebord de la platière de Franchard, novembre 2007.

[9] Sont comptabilisées toutes les catégories de visiteurs : randonneur, vététiste, escaladeur, chasseur, etc. Cette fréquentation est largement supérieure à celle de la cathédrale Notre-Dame, site parisien le plus fréquenté avec 12 millions de visites par an (voir sur ce sujet : Kalaora 1993, Arnould et Cieslak 2004).

dense et, faute de lumière, les branches basses s'élaguent naturellement. D'une façon générale, on assiste donc au vieillissement sur pied des arbres et à la transformation de la plupart des peuplements en futaie.

Autre phénomène : la transformation des chênaies en hêtraies. Du fait du changement de structure de la forêt (densification et fermeture des peuplements), le hêtre, espèce sciaphile (c'est-à-dire qu'elle tolère un ombrage important), prend le dessus sur le chêne, espèce héliophile qui a besoin de lumière tout particulièrement au stade juvénile. Ainsi, le hêtre règne-t-il en maître dans les anciennes séries artistiques, aujourd'hui transformées en réserve biologique intégrale (RBI), sans aucune intervention humaine.

Ces tendances vont se prolonger puisque l'ONF souhaite ralentir encore le rythme de renouvellement de la forêt dans l'aménagement établi pour la période 1996-2015. Ainsi pour les peuplements à base de chênes, l'âge de la récolte a-t-il été porté à 250 ans, alors qu'il est de 120 ans pour les peuplements à prédominance de pin sylvestre et de hêtre. Cette orientation a pour objectif de réduire progressivement la surface occupée par le pin sylvestre au bénéfice des feuillus. Mais elle va aussi favoriser le hêtre au détriment du chêne.

Ces transformations sont telles que pour préserver des espèces ou des milieux remarquables, et donc une certaine biodiversité (reconnue à l'échelle européenne et mondiale : site Natura 2000 et Réserve de la biosphère), il a fallu mettre en place des réserves biologiques dirigées (RBD) où l'on intervient pour curer une mare (elles étaient autrefois creusées pour abreuver les troupeaux et les équipages de chasse ou, plus tard, pour leur aspect pittoresque) ou pour enlever les arbres d'une platière. À l'échelle de la forêt toute entière, l'ONF prévoit le maintien, voire l'accroissement de la biodiversité, en recherchant systématiquement des mélanges d'essences de tous les âges et en portant une grande attention aux feuillus considérés comme espèces subordonnées jusqu'alors : alisier de Fontainebleau, alisier torminal, merisier, érables...

• ... permanences

À bien y regarder, rares sont les paysages qui, depuis le XIX^e siècle, n'ont pas ou peu été transformés dans la forêt de Fontainebleau *stricto sensu*. Seules certaines parties de la platière d'Apremont paraissent avoir une physionomie proche de celle qui est observable sur les tableaux des peintres (fig. 16).

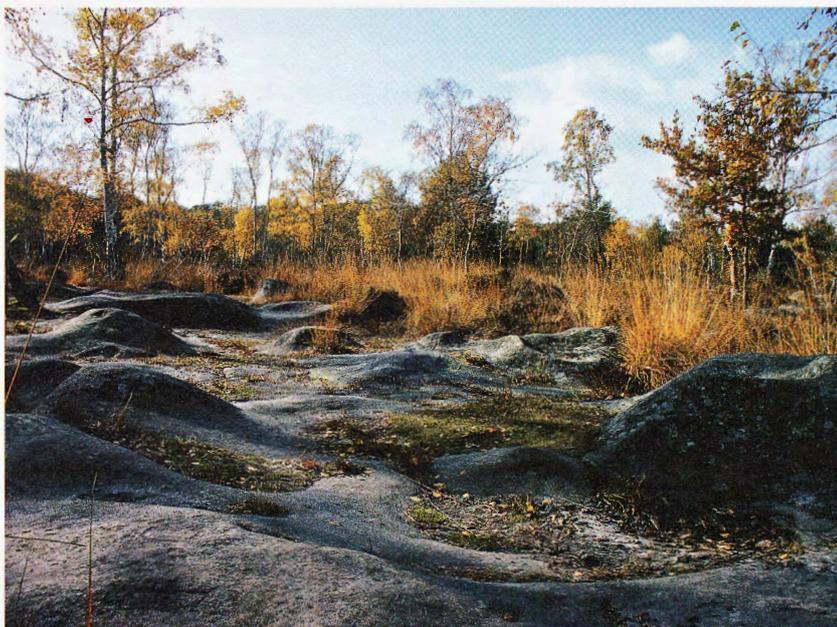


fig. 16 — les résultats d'actions sylvicoles visant sur la platière d'Apremont à reconstituer les paysages peints par les artistes de l'École de Barbizon, novembre 2007.

Or il s'agit justement là de secteurs dont on a récemment abattu pins et bouleaux en masse pour « restaurer » les paysages caractéristiques des peintres de l'École de Barbizon. Ces « éclaircies sylvicoles » d'un genre nouveau ont été accompagnées de travaux d'aménagements pour enrayer l'érosion des rebords de platière, minés par la forte fréquentation.

La présence d'arbres au tronc bas et au houppier étalé est aussi l'héritage d'interventions spécifiques à but conservatoire. Il s'agit de ces arbres dits « remarquables » qui ont été reconnus dès le milieu du XIX^e siècle (10) et qui font depuis l'objet d'inventaires réguliers. Ces arbres peuvent être également le signe de la présence des réserves biologiques intégrales ou dirigées, où les interventions sylvicoles sont absentes ou réduites à leur minimum. Ils sont, enfin, le résultat de nouvelles directives forestières qui préconisent de garder les semenciers plus longtemps, sous forme d'îlots de vieillissement, afin notamment de maintenir une avifaune diversifiée.

Il faut aller dans ce qui est aujourd'hui une annexe à la forêt de Fontainebleau, celle des Trois Pignons, pour trouver des faciès paysagers s'apparentant aux paysages bellifontains du XIX^e siècle. Elle regroupe en particulier d'anciens boisements privés acquis par l'État entre 1972 et 1982 auprès de deux mille propriétaires à la suite d'une déclaration d'utilité publique, ainsi qu'un ancien terrain militaire. Ces boisements ont connu une histoire récente différente de celle de Fontainebleau. Ils ont fait l'objet d'une exploitation paysanne poussée (activités pastorales et bois de feu notamment) et à des fins industrielles (exploitation du grès jusqu'en 1983). On y trouve encore aujourd'hui de vastes espaces asylvatiques, fonds de gorge sablonneux et platières en lande, ainsi qu'une structure et une composition de peuplement significatives (importance du taillis, dominance du chêne et du châtaignier). Dans l'ancien camp militaire comme dans celui de Champ-Minette, on trouve des pelouses sèches qui sont connues pour leur biodiversité. Faute de pâturage et de feu, elles seront bientôt transformées en fourrés à prunelliers. Une réflexion est en cours à l'ONF pour introduire un troupeau d'ovins et assurer un pâturage salvateur pour ces pelouses à valeur écologique élevée.

Pour un projet de territoire de la forêt de Fontainebleau

Au final, les œuvres des peintres de Barbizon ont été le prétexte à rassembler des éléments de connaissances sur la forêt de Fontainebleau et à les articuler en utilisant une notion de paysage élargie alors qu'ils relèvent de domaines habituellement séparés. Ainsi, la notion de paysage prise dans son acception la plus ample, à la fois matérielle et immatérielle, a-t-elle apporté une vision transversale et évolutive qui va à l'encontre des idées fixistes et des approches sectorielles habituelles. Ces éléments sont susceptibles de contribuer à une réflexion sur le devenir de la forêt, de ses paysages et de ceux des territoires voisins dans le cadre d'une gestion concertée et soucieuse de durabilité.

La forêt de Fontainebleau a en effet connu, en un peu plus d'un siècle et demi, des évolutions paysagères importantes sous l'effet de processus d'origine complexe. En fait, les éléments paysagers que l'on y trouve sont tous des objets mixtes relevant à la fois du naturel et du social, de l'économique et du culturel.

.....

[10] Un premier inventaire des arbres remarquables se trouve dans l'édition initiale du guide de Claude-François Denecourt, *Guide du voyageur dans la forêt de Fontainebleau*, paru en 1839 (consultable en ligne sur le site Internet de l'association des Amis de la forêt de Fontainebleau <http://www.aaff.org/DossiersDocuments/Index.htm>).

Ce constat doit amener à lever définitivement l'ambiguïté qui règne sur son statut : la forêt de Fontainebleau n'est ni un patrimoine naturel, ni un patrimoine culturel, mais bien un patrimoine hybride en évolution. Voilà qui amène à concevoir de nouvelles représentations aptes à servir de fondement à un débat sur son avenir, à la condition que ces représentations soient partagées par les acteurs et les populations concernés.

Parallèlement à ces évolutions paysagères, ont été mises en place des politiques spécifiques liées à des préoccupations d'abord esthétiques, puis d'ordre écologique, en relation avec une fréquentation touristique et de loisir en progression constante. Ces politiques sont à l'origine de dispositifs d'aménagements souvent innovants pour leur époque (itinéraire pédestre balisé et aménagé dès les années 1840, séries artistiques en 1861, réserves biologiques intégrales en 1953, etc.). Il y a déjà longtemps que l'aménagement de la forêt de Fontainebleau ne se discute pas dans les seuls termes du langage économique. Pourtant, comme la plupart des massifs forestiers français, elle est devenue au cours du XX^e siècle un espace spécialisé et clos, alors qu'elle avait longtemps été un espace plurifonctionnel ouvert sur les territoires voisins. Rompre cet isolement paraît être, à l'heure actuelle, une des pistes à suivre pour répondre à une question qui reste encore en suspens : quelle gestion et quels aménagements pour demain ? avec quels acteurs ?

La réponse à cette question pour la forêt de Fontainebleau, comme pour les espaces forestiers en général, passe également par des politiques qui en finissent avec un modèle d'intervention dirigiste et qui mettent en œuvre une approche dite participative, prenant en compte les contraintes et les attentes des acteurs locaux et promouvant leur organisation dans le cadre de collectivités territoriales, d'associations d'usagers ou de groupements professionnels. En ce sens aussi, la forêt-site doit devenir une forêt-territoire. À Fontainebleau, deux leviers peuvent être actionnés : d'une part, le potentiel que constitue l'intégration de la forêt dans une Réserve de la biosphère et dans un Parc naturel régional du Gâtinais qui débordent largement sur les espaces urbains et ruraux voisins et, d'autre part, le fait que la procédure de classement en Forêt de protection ait récemment donné lieu à un véritable dialogue où les acteurs locaux ont pris l'habitude de confronter et de rapprocher leurs points de vue [11].

En définitive, les recherches en histoire de l'environnement et des paysages ouvrent sur des questionnements et des enjeux d'un intérêt majeur à l'heure où l'on cherche à développer durablement les territoires et à les gérer de façon patrimoniale. Ces recherches produisent, d'abord, des connaissances sur les phénomènes complexes qui sont à l'origine des configurations territoriales actuelles. Elles permettent, ensuite, de réévaluer les représentations et les valeurs portées sur des environnements et des paysages, trop souvent appréhendés de façon caricaturale et simpliste. Elles

[11] Voir sur ce sujet, le rapport éclairant de Bernard Glass (cf bibliographie).

peuvent, enfin, être à l'origine de politiques basées sur un contrôle et une régulation de l'ensemble des déterminants paysagers et sur une approche concertée et participative prenant en compte l'ensemble des acteurs et des populations concernés.

Bernard DAVASSE,

Enseignant-chercheur, CEPAGE

(Centre de recherches sur l'histoire et la culture du paysage),

École nationale supérieure d'architecture et de paysage de Bordeaux

Bibliographie

AMAT J.P., HOTYAT M., Dynamique d'un espace forestier de loisirs en forêt de Fontainebleau, *Revue Géographique des Pyrénées et du Sud-Ouest*, tome 55, 1984, pp. 249-258

ARNOULD P., CIESLAK C., 2004, Mise en scène d'objets de nature à Paris et à Varsovie : les arbres remarquables de deux forêts périurbaines, *Natures Sciences Sociétés*, vol. 12, pp. 157-171

BRIFFAUD S., DAVASSE B. (sous la direction de), 2007. *Paysage et politique du paysage dans le massif frontalier de Gavarnie/Mont-Perdu. Analyse interdisciplinaire pour servir de fondement à la gestion durable d'un bien inscrit au patrimoine mondial* rapport final de recherche pour la Direction de l'Architecture et du Patrimoine, Ministère de la Culture et de la Communication, CEPAGE/GEODE/Chrono-écologie, 229 p.

DAVASSE B., 2000, *Forêts, charbonniers et paysans dans les Pyrénées de l'est, du Moyen Âge à nos jours. Une approche géographique de l'histoire de*

l'environnement, Toulouse, GEODE-UMR 5602/CNRS, 287 p.

DAVASSE B., 2006., La gestion sociale des ressources naturelles dans les espaces sylvo-pastoraux des Pyrénées de l'est (du Moyen Âge au siècle actuel), dans C. Beck, Y Luginbühl et T. Muxart (ed.), *Temps et espaces des crises de l'environnement*, Paris, Éditions Quæ, pp. 211-225

GEORGEL C., 2007, *La forêt de Fontainebleau. Un atelier grandeur nature*, Paris, Éditions de la Réunion des musées nationaux

GLASS B., 2001, *Un projet territorial, patrimonial et partagé pour la forêt de Fontainebleau*, Paris, Ministère de l'aménagement du territoire et de l'environnement, 15 p.

HOTYAT M., 2003, Réserve biologique intégrale du Gros Fouteau en forêt de Fontainebleau : entre dynamiques contrôlées et dynamiques spontanées, *Cahiers d'études « Forêt, Environnement et Sociétés »*, n°13, pp. 35-43

KALAOORA B., 1993, *Le musée vert. Radiographie du loisir en forêt*, Paris, L'Harmattan

LEMÉE G., 1985, Rôle des arbres intolérants à l'ombrage dans la dynamique d'une hêtraie naturelle (forêt de Fontainebleau), *Acta Œcologica Œcologica Plantago*, vol 6, n°1, pp. 3-20

LEMÉE G., Les réserves biologiques de la Tillaie et du Gros Fouteau en forêt de Fontainebleau, écocomplexes climaciques, *Bulletin de la société botanique de France*, t 137, pp. 47-62

LEMÉE G., 1990, Évolution des paysages dans la forêt de Fontainebleau au cours des cinq derniers millénaires, *Bulletin d'écologie*, t. 21, pp. 119-127

PERRAUD P.-P., 2007, Portrait d'une forêt singulière, dans A. Notter (dir.), *Fontainebleau, son château et sa forêt. L'invention d'un tourisme (1820-1939)*, Paris, Éditions de la Réunion des musées nationaux, pp. 51-57

ROBIN A.M., BARTHÉLEMY L., 2000, Essai de chronologie — depuis 2300 ans — de dépôts sableux, pédogénisés, en forêt de Fontainebleau (France), *Comptes rendus de l'Académie des Sciences — Séries IIA*, Vol 331, pp. 359-366